

8° F 11

L'HUMOUR



FRANÇAIS

Revue Mensuelle

CAMERA

Parisiens, choyez vos "as" !

Les Gogos.

Lettre à ma femme, gréviste.

Le N° Mensuel :

30 centimes.

20 Février 1917

N° 2

L'HUMOUR FRANÇAIS vole de ses propres ailes.
L'HUMOUR FRANÇAIS est indépendant.
L'HUMOUR FRANÇAIS se moque du tiers comme du quart.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas rédigé par des Académiciens.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas rédigé par des journalistes.
L'HUMOUR FRANÇAIS est rédigé sous les marmites.
L'HUMOUR FRANÇAIS est un contre-poison du roman-ciné.
L'HUMOUR FRANÇAIS vend de l'esprit et non du papier.
L'HUMOUR FRANÇAIS vaut l'humour anglais.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne s'abaisse pas à l'insulte.
L'HUMOUR FRANÇAIS a de la tenue.
L'HUMOUR FRANÇAIS peut aller dans le monde.
L'HUMOUR FRANÇAIS a du cran.
L'HUMOUR FRANÇAIS a de la race.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne se vend qu'à ses lecteurs.
L'HUMOUR FRANÇAIS a la dent dure.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'a pas de parti pris.
L'HUMOUR FRANÇAIS est bon garçon.
L'HUMOUR FRANÇAIS est un mauvais soporifique.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne dit rien comme personne.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne « bourre » pas le crâne.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne tire pas à deux millions d'exemplaires.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas le journal de tout le monde.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'intéressera que les gens intéressants.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne vaut pas un quart de « pinard ».
L'HUMOUR FRANÇAIS vaut une marraine.
L'HUMOUR FRANÇAIS plaira aux poilus « encarfardés ».
L'HUMOUR FRANÇAIS ne met pas d'affiches dans le métro.
L'HUMOUR FRANÇAIS est de la classe 1937.
L'HUMOUR FRANÇAIS grandira.
L'HUMOUR FRANÇAIS part à l'assaut.
L'HUMOUR FRANÇAIS surnagera, car son esprit est léger.

Conservez précieusement
“ L'HUMOUR FRANÇAIS ”
Car plus tard vous le relierez pour le relire !



DEUXIÈME PRÉFACE

Nous avons vu passer, dans l'*« Œuvre »*, la pensée claire du lieutenant Alceste. Nous la saluons au passage.

Nous disons à ce vaillant officier combien nous sommes heureux de trouver en lui un adversaire du *« Mauvais Esprit »*. Comme lui, nous avons le désir sincère que l'esprit ne se joue pas des difficultés dans les circonstances graves — soit pour se les dissimuler à lui-même — soit pour distraire le public en lui évitant de réfléchir et en s'évertuant, comme on dit, tout bonnement, à lui *« bourrer le crâne »* ! Le jeu de cet esprit est une mauvaise affaire.

Notre pensée, c'est la vôtre, lieutenant Alceste. Vous permettrez que nos lecteurs en aperçoivent la concordance heureuse. *« L'Humour Français »* prétend avoir et garder l'équilibre que ne possède justement pas le *« Mauvais Esprit »*. Il faut que de toute notre volonté, de toutes nos forces, nous le combattions dans l'heure présente.

La Direction.

“ Mauvais Esprit ”

Cette guerre a provoqué des failles : signalons celle des hommes d'esprit.

Il y a quelque chose d'attristant à futilleter les collections des journaux, petits et grands, illustrés ou non, qui nous offrent chaque jour ou chaque semaine les trouvailles de nos professionnels

de l'humour... Pour une idée drôle, juste, non cruellement démentie par les événements, que de navrantes preuves d'une ignorance, d'une suffisance, d'une inconséquence qu'on ne croyait plus si parisienne après tant et tant de leçons de choses !

Malheureux hommes d'esprit, vous n'avez pas mis votre verve au service du bon sens, et voici que vos pointes, lancées au petit bonheur, vous retombent sur le nez.

Vous avez blagué avec ensemble le pain K K, — c'était, je le reconnaiss, un charmant prétexte ; — vous l'avez mis en couplets, en dessins, en bons mots, en calembredaines de tous genres. Vous avez blagué avec une fantaisie bien athénienne les cartes de vivres, d'essence, de vêtements de ces Boches grotesques ; vous avez nargué leur volonté et leur force de résistance ; vous vous êtes payé — à Paris, il est vrai — la tête de tous les organisateurs de là-bas. C'était très drôle, certes.

Maintenant, ces facéties nous paraissent un peu bêtes. Rien ne vieillit vite comme l'esprit. On peut retirer une injure, mais non un bon mot. En la circonstance, c'est peut-être dommage.

Caricaturistes, vous avez abusé de la laideur du kronprinz, des moustaches du kaiser, et vous avez eu tort de vous moquer de ces Allemandes qui ne sont peut-être si empâtées que parce qu'elles ont donné chacune quatre ou cinq fils à leur Hindenbourg. Le pas de parade est grotesque à Berlin, mais à Noyon ? Les Professors sont tous, paraît-il, des myopes à lunettes, mais ne voyaient-ils pas plus loin que les nôtres ? Et peut-être, ô délicieux humoristes, nous avez-vous trop montré des foules de Boches « espouvantés » qui, devant un gravoche déguisé en poilu, faisaient « kamerade ! »

Ah ! si ces « charges »-là avaient suffi.

Ne me dites pas qu'il ne s'agit que de plaisanteries sans importance...

Une plaisanterie, c'est toujours plus important qu'une parole sérieuse, surtout en France.

Tous ces dessins, toutes ces fantaisies, toutes ces blagues de la guerre ont plus fait pour tromper la France que les discours et les articles conventionnels de nos « penseurs ».

Pour un nombre considérable de nos compatriotes, l'Allemand est une brute épaisse, stupide et lâche... Ça crève de faim là-bas ou ça se rend ici au premier poilu venu. Le kaiser est un fou et son héritier un niais. Leurs alliés sont tout aussi comiques, — de vraies têtes de Turcs bien dignes des revuistes des Folies-Bout-de-Zan et des caricaturistes de Montmartre.

Cette débauche de facettes écrites, chantées ou dessinées, a empêché trop de Français de voir l'ennemi tel qu'il est, — et il est très intelligent, très courageux, très redoutable.

Le Boche n'a rien de ridicule... Est-ce qu'un tigre est ridicule ?

La photographie même, jadis servante de la vérité, se fait sans le savoir la complice de ces rapetisseurs de notre terrible ennemi... Un grand hebdomadaire illustré nous montrait, récemment, en première page, un prisonnier boche « mûr pour la paix », sorte de *minus habens* soigneusement choisi dans un lot de « Kamerades », Evidemment, si tous les soldats du kaiser étaient comme celui-là, des déchets d'humanité, la paix, notre paix, serait proche... Mais les poilus savent qu'il n'en est rien, eux qui doivent faire reculer pas à pas leurs acharnés adversaires ; de tels documents, comme tant de produits de notre humour national, les agacent, les énervent et leur font dire :

— Est-ce qu'ils se rendent bien compte, à Paris, que nous avons affaire à de vrais Boches, armés de vrais fusils et qui se battent pour de vrai?

A tous les plaisanteries de nos hommes d'esprit de la plume et du crayon, à toutes les photographies de prisonniers déprimés, apeurés et laids, je préfère, pour notre édification, sinon pour notre plaisir, ce passage du récit officiel d'une offensive dans la Somme :

« A un moment donné, un jeune officier saxon est mis en demeure de se rendre. « C'est impossible! » répond-il simplement. Et comme il s'obstine à combattre, il est abattu. »

Voilà une plus fidèle image de notre ennemi que le dernier dessin du poilu de la place du Tertre.

Certes, il ne s'agit pas d'enlever à l'esprit son droit de prendre part à la lutte... L'esprit est aussi une arme et souvent une arme terrible, mais encore ne faut-il pas qu'elle soit maniée maladroitement.

Moquez-vous, messieurs, de ce qui est ridicule; dégonflez, à la pointe de vos flèches, les autres pleines de prétention, d'ignorance, de bêtise... Vous avez de quoi faire. Mais que votre esprit serve à ouvrir les yeux français et non à les fermer. Faites nous rire, mais que ce rire ne nous désarme pas.

(*L'Œuvre.*)

Lieutenant ALCESTE.



CHRONIQUES DE CAMERA

Monsieur Dufayel

Monsieur Dufayel est mort, hier, « dans ses meubles ».

Je veux dire dans les meubles qu'il a eu le talent de se faire offrir par ses innombrables clients, victimes de son idée de génie : la vente à tempérament.

Je me suis laissé dire que Monsieur Dufayel n'aurait jamais acquis sa clinquante renommée, s'il n'avait pris part, un jour, à certaine partie de chasse. Déambulant le fusil sur l'épaule, il aperçut un miroir à alouettes. Il s'arrêta devant, rêveur, trouva le truc ingénieux. Et il se dit : « Que ma clientèle n'est-elle oiseau ! » Quelques jours plus tard, il avait tourné la difficulté. Il appela son miroir à alouettes : la vente à crédit.

Pour mieux tendre l'appât aux Parisiennes, pauvres et jolis oiselets, il leur offrir à la dernière page des journaux une vue « à vol d'oiseau ». Ses vastes magasins apparaissaient éblouissants avec leur colossale toiture où le soleil se joue dans les verrières jetées à profusion et dont l'extrémité se confond avec l'horizon.

Ah ! il ne faut pas être myope pour apercevoir le bout des magasins de Monsieur Dufayel !

Comme je posais à quelqu'un cette question : « Quelle est la personnalité la plus considérable de Paris? », il me fut répondu : « Monsieur Dufayel. — Pourquoi? — C'est lui qui occupe le plus de mètres carrés. » Si c'est une question d'hectares, le maréchal Joffre dans son modeste appartement fait bien piètre figure.

Ce Roi du Meuble plaqué était un habile homme.

Sa faute est d'avoir voulu, sous prétexte qu'il avait l'habitude des salons — de ceux qu'il vendait, se lancer dans d'autres occupés par des gens un peu plus « nés » que lui.

Il a voulu commercialiser le parisianisme, concurrencer Trouville et Deauville.

Il « créa » Sainte-Adresse, le Nice Havrais, plus communément appelé Dufayel-Plage.

Il découpa la falaise d'où surgirent des villas, ma foi, fort bien. Il y avait, à dire vrai, peu d'ombrage, mais les escaliers vertigineux ne manquaient pas. Et pour vous étourdir complètement on avait mis des « Dufayel » partout : les rues, les places, les squares, les hôtels, les bains, les thés et le Casino, tout ça portait, afin que nul n'en ignore, la marque de fabrique : Dufayel. La nuit, on avait des hallucinations, et sur les flots argentés on croyait encore voir apparaître en lettres de feu : Dufayel.

C'était une obsession.

En face Trouville et Deauville, souriaient, narquoises.

Les Parisiennes ne franchirent jamais l'estuaire. Elles se contentèrent de regarder de loin, à travers leur jumelle à prismes, la Plage vierge que la Vogue n'épousera jamais.

Mais la gloire de ce Commerçant est impérissable.

Car éternellement des drapeaux, plantés au sommet de ses Magasins, claqueront au vent. Et leurs lettres d'or rappelleront au Monde ébahi que cet homme a gagné la bataille de la Vie à laquelle — par habitude — il a donné son nom : Dufayel!

CAMERA.

1^{er} Janvier 1917.

— 6 —



Le Conseil de Guerre

Le Permissionnaire — c'est bien connu — est un type qui dort dans les gares et qui prend un nombre de jours de permission égal ou supérieur à sept.

Moralité : le Chef de Gare est bon enfant.

Les Officiers aussi.

On tolère le permissionnaire astucieux qui applique habilement le système D. Mais on n'a aucune pitié pour le ballot qui vous fait avoir des histoires avec l'Intendance, parce que sa permission n'est pas « en règle ».

Eh bien, Dufour, conducteur de 2^e classe, est un ballot!

Quand on fait la soustraction des cases de sa perme — date de la gare d'arrivée, date de la gare de départ —, on trouve comme résultat dix.

Trois jours de rabiot! On voit que Dufour vient du pays des Fleurs où les bégonias sont pour rien.

Je l'ai fait appeler et lui ai « passé quelque chose ».

— Mon Lieutenant, je sais bien que je suis dans mon tort. Mais j'ai pas pu partir, mon Lieutenant. Ma pauvre femme est malade, couchée depuis trois mois. J'ai quatre gosses, et c'est l'aînée, qu'à douze ans, qui gouverne tout ça. A la fin de ma perme, l'aînée est tombée malade aussi. Alors il a fallu que je cours partout pour trouver quéqu'un. C'est la misère, mon Lieutenant!

— Je me fous de toutes les histoires que tu me racontes. Tu pouvais prendre dix jours, six mois, un an! Mais il fallait me rapporter une permission « en règle »!

Je me faisais à dessein plus terrible que je ne suis.

Et pour achever Dufour, je lui bourrai le crâne en grand :

— 7 —

— Tu sais ce que ça va te coûter ?
— Mon Lieutenant, non !
— Trois jours en retard. Porté déserteur. C'est le Conseil de Guerre.
— Le Conseil de Guerre ! reprit Dufour, livide.
Et il s'éloigna en pleurant.

Le lendemain, je lisais dans le journal cet entrefilet :

« Les ouvriers et ouvrières de l'usine Panhard et Levassor au nombre de 5.000, employés aux munitions, se sont mis en grève. Après arbitrage une augmentation de salaire a été accordée. Le travail a pu reprendre après une interruption de quarante-huit heures seulement ».

Seulement !

Machinalement l'histoire de la permission me revint à l'esprit.

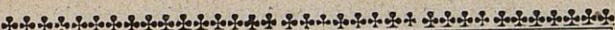
Je comparai le crime de Dufour à celui des agitateurs de la C. G. T.

18 lignes Censurées.

Mon vieux Dufour, séche tes larmes !
Tu es un brave homme !
Tu ne passeras pas au Tourniquet.
Car je sais « y faire » pour arranger toutes tes sales histoires présentes et à venir.

Et puis tous les deux, après la guerre, si nous ne sommes pas morts, les meneurs syndicalistes, on les aura !

CAMERA.



La Dame Verte

La Dame Verte, plus forte que les Boches, a, dès le temps de paix, envahi notre pays de la Flandre aux Pyrénées.

Cette Fée malfaisante, maîtresse parfumée et fatale, a empoisonné tous ceux qui approchaient leurs lèvres de sa bouche venimeuse. Elle les a rendus fous. Elle les a tués. Pas tous heureusement. Mais on pouvait se demander où elle s'arrêterait, si on ne l'avait elle-même arrêtée.

Partout, la Dame Verte se prostituait au premier venu pour dix sous et même pour moins, sur tous les trottoirs, à toutes les terrasses.

Et comme si ce n'était pas suffisamment écœurant, sa fille — une mineure, — la Mominette, se donnait pour quatre sous seulement au coin de la rue, sur le zinc, à ceux qui aimaient les fruits verts.

La Dame Verte mérite la Croix de Fer : elle a bien travaillé pour Guillaume.

Au mois d'Août 1914, elle s'est effacée pour laisser passer sa brillante Seconde, la Guerre : « Va, continue l'œuvre que j'ai si bien préparée, dit-elle. » Et son sourire mauvais et humiliant ajoutait : « Pauvre petite qui voudrait faire autant de mal que moi ! »

Oui, la Guerre a tué moins d'hommes que la Dame Verte.

Elle a cru céder pour un temps son fonds à sa collègue noire. « Elle le laissera tomber, disait-elle. Quand viendra la paix je le rachèterai à bon compte et je le remonterai. »

Elle avait donc pris son parti de vivoter tranquillement, ses clients étant occupés ailleurs. Elle se contentait d'exterminer les derniers civils.

Mais le 16 mars 1915, le Parlement, dans une loi salutaire et courageuse, capturait la Dame Verte qui, en pleine guerre, impudemment, attaquait toujours à la sécurité du Pays.

Seulement, quelqu'un veillait : M. Mollard, plein de reconnaissance pour cette fille, fit sauter le cabriolet qui l'enchaînait. Et il ne consentit à la faire descendre du trottoir que pour la cacher dans sa cave.

Pour ce crime, il a été fusillé hier.

Car une amende de deux-cent-mille francs, ça touche un homme au cœur !

Grâce à lui, la Dame Verte s'était haussée d'un cran dans la galanterie... Elle avait élevé ses prix. Il fallait être quelqu'un pour se l'offrir. Il fallait pouvoir payer dix francs.

Elle cessait d'être populaire pour devenir aristocratique. Fatiguée d'être Celle qui avait eu le plus d'amants, elle se contentait, sur sur vieux jours, de satisfaire quelques adorateurs de qualité.

— Eh ! la Guerre ! Tu vois comment des civils ont « eu » la Dame Verte ?

Prends garde ! Demain ce sera ton tour, nous t' « aurons », la Guerre !

Et la France, débarrassée de ces deux fléaux, assainie, vivifiée, reprendra sa place dans le Monde, la première !

CAMERA.

14 Janvier 1917.



Parisiens, choyez vos "as" !

Saluons la dépouille mortelle de l'aviateur Bédora, victime du fantôme d'un zeppelin.

Et rendons hommage aux intrépides défenseurs du Camp retranché de Paris dont on semble méconnaître les services rendus.

Au début de la guerre, une légende mauvaise s'est établie : « Les aviateurs font la bombe. Quand ils arrivent, c'est après la bataille ! »

Des journalistes, épris de justice, se sont documentés et ont entrepris par la suite d'expliquer les faits au public. Un zeppelin, pour parcourir les cinquante kilomètres qui séparent Paris du front, mettait à cette époque moins de temps qu'un avion pour s'élever verticalement à la hauteur nécessaire de trois mille mètres.

Le public, sceptique, a trouvé l'explication ingénue et n'en a pas moins persisté à croire que sa première pensée était la bonne.

Il lui a fallu pour le détruire que les zéppelins renonçassent à attaquer Paris pendant près d'un an. C'est donc qu'on les gênait ? Il y avait quelque chose qui n'allait pas à leur gré ?

Oui, il y avait tout simplement des avions de chasse montés par de hardis pilotes.

Il n'en faut pas plus,

Parisiens, découvrez-vous devant celui qui est mort pour vous !

Cette fois le lieutenant Bédora n'est pas arrivé après la bataille !

Plein de fougue et d'ardeur, aussitôt l'alerte donnée, dans la fièvre du départ, il n'a même pas

pris le temps de faire tourner son moteur pour l'échauffer et constater que tout allait bien. En toute hâte il a escaladé les nues. Il a couru sur le Boche. Il s'est lancé à la poursuite du Fantôme. Il ne l'a pas rencontré. Mais, à sa place, il a trouvé la Mort!

Elle ne lui a pas fait peur. Et pendant deux jours, il l'a regardée bien en face, étendu sur son lit d'hôpital.

Parisiens, ne dites jamais de mal de « vos » as!

Ils sont jeunes. Ce sont des enfants terribles. Ils sont pleins de défauts. Mais c'est tant mieux, puisqu'ils ont encore plus de qualités. Laissez-les s'habiller à leur guise, porter un col à revers, exhiber une cravate élégante ou des bottes jaunes étincelantes. Laissez-les faire la noce avec des femmes. Laissez-les parcourir les grands boulevards à toute allure, dans un bolide qui fait un raffut terrible avec son échappement libre. Il n'y a aucun danger. Ce sont des « as », même à terre!

Pardonnez-leur tout! Qu'ils soient vos enfants gâtés. Car, la nuit, ce sont vos anges gardiens!

Pardonnez-leur tout! Et choyez-les!

Parce que, demain, en entrant dans un hôpital et passant devant des lits de douleur, vous apercevrez peut-être l'aviateur que vous avez vu la veille plein de vie, là, devant vous — loque humaine — saluant militairement avec ses pauvres mains brûlées son Chef qui vient épingle sur sa poitrine la croix de la Légion d'Honneur!

CAMERA.

16 Janvier 1917.



La crise des Babas

Je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle. Et étonnante. A tel point que j'en suis resté « baba ». Et mon ami Lébracié, le pessimiste enragé, à qui j'en ai fait part aussitôt en est resté lui-même comme « deux ronds de flan ».

- On n'en mangera plus!
- De quoi?
- Eh bien, des babas! Et des éclairs, et des tartes, et des Saint-Honoré!
- Oh! ça va bien mal! On m'avait bien dit que la guerre finirait bientôt!
- Pourquoi? Parce qu'on manquera de munitions le Mardi et le Mercredi?
- Puisque je vous dis que c'est la déroute organisée! C'est le commencement de la fin.
- Oh! pas tant que vous croyez! La guerre n'est pas finie, allez!
- Pensez-vous! Ça ne peut pas durer comme ça.
- Oui! Eh bien, si vous saviez ce que je sais, vous ne diriez pas ça!
- Vous savez quelque chose?
- Chut!
- Ça vient du Ministère?
- Oui.
- Dites-moi!
- Je veux bien. Mais vous me promettez le secret?
- C'est juré!
- Eh bien, voilà. Le Gouvernement élève des rats!
- Des rats!

— Oui. Le Gouvernement élève des rats par milliers au camp de Satory en prévision d'une disette inévitable!

— Ah! c'est affreux!

— On est foutus. Vous comprenez que le Gouvernement instruit par l'expérience de 1870 ne va pas se laisser prendre au dépourvu.

— Alors, on suppose donc que la guerre va durer encore des années!

— Cinq ou six ans, pas plus.

— Ah! c'est horrible!

— Vous avez passé votre commande?

— Quelle commande?

— Eh bien, votre commande de rats avant que tout soit réquisitionné.

— Il faut...

— Mais bien sûr. Vous pensez bien qu'on n'aura jamais le temps d'en éléver en quantité suffisante.

— Vous connaissez une maison, une bonne?

— Oui, Révillon.

— La maison Révillon se fera, j'espère, un plaisir de collaborer avec moi à l'entretien du cafard de Lebracié. Qu'elle lui réponde simplement ceci :

Monsieur,

Nous regrettons vivement de ne pouvoir donner satisfaction à votre demande, notre provision de rats étant épuisée. Mais nous avons en magasin de la loutre, du skungs, de l'hermine et quantité de bêtes rares. Seulement il ne nous reste que la peau. Quant au lapin, qui ferait bien votre affaire, il ne nous en reste plus un poil!

Dévoués à vos ordres...

CAMERA.

21 Janvier 1917.



Lettre ouverte à M^{me} X..., fille-mère

Mademoiselle,

Vous avez dix-sept ans. Vous êtes une pauvre gosse sans parents qui, à force de courage, « tenez » vaillamment dans cette tranchée intenable que Paris est pour vous. Car la Vie Chère vous marmite incessamment. Rien ne vous a abattu. Vous faites face à l'ennemi! Le charbon est rare! Mais qu'importe que votre corps ait froid, puisque votre cœur brûle. La viande! En passant devant les boucheries vous en respirez l'odeur fraîche. Et cela vous suffit. Nos parents savaient bien souffrir en 70, dites-vous!

Et vous alliez par la vie avec le sourire, quand même!

Pauvre gosse, femme, pas encore! Mère, déjà!

Car depuis quelques jours dans votre modeste chambrette, là-haut au sixième, un petit être piaille sans répit...

C'est la Vie qui est entrée. A peine a-t-elle franchi la porte que son cortège de douleurs et de misères s'apprête à défiler devant vous. Il est long. Il est bien long. Pour le regarder jusqu'au bout sans défaillance il faut qu'une femme sente derrière elle un homme prêt à la soutenir.

Pauvre petite! Vous avez bien compris cela. Car vous vous êtes retournée. Et vous n'avez pas vu cet homme!

Alors vous vous êtes effondrée et vous avez pleuré, pleuré comme vous ne saviez pas qu'on put pleurer!

Allons, redressez-vous! Et séchez vos yeux! Que les larmes ne les obscurcissent pas! Car

voici le commencement du défilé de ce carnaval tragique.

Que dites-vous du premier tableau? Ce n'est pas mal, hein? Et ça promet!

Vous voici partie à la Mairie du XV^e Arrondissement et vous demandez votre secours de vingt-cinq francs.

Une dame très bien et incomptente — car elle n'a jamais eu d'enfant dans de telles conditions — vous fait de la morale, et vous offre quinze francs.

Vous vous étonnez humblement. Et on vous répond : « C'est le tarif pour les filles! »

Pauvre gosse, vous avez donc toutes les malchances!

A-t-on aussi idée de faire des filles en 1917! Si on donne des permissions aux militaires, bon sang de sort, ce n'est pas pour qu'ils aillent faire des filles! Et la classe 37! Alors, on s'en fout! Ce ballot-là mérite bien quatre jours. Motif : « S'est permis de faire à quelqu'un un enfant qui n'est pas un garçon! »

Mademoiselle, ne désespérez pas! Car tout de même la Vie a fixé des limites à la muflerie des hommes. Et la Guerre, espérons-le, les aura rendus meilleurs.

Ecrivez à votre ami, au front, n'est-ce pas?

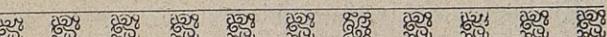
Dites-lui que pour « tenir », si les poilus ont besoin de marraines, les gosses de la Guerre ont, eux, besoin de père.

Dites-lui qu'il a eu raison de vous faire une fille si, dans vingt ans, un garçon devait se comporter comme un saligaud.

Mais dites-lui aussi que s'il vous aime, si c'est un honnête homme, il se dépêche de venir en permission pour vous faire, cette fois, un garçon!

CAMERA.

22 Janvier, 1917.



Chien et Chat

S'il est une chose stupide, à mon avis, c'est de prendre parti dans la question des Propriétaires et des Locataires.

Et pourtant il est de mauvais goût d'admettre une solution moyenne. L'intransigeance est de règle. Il faut être ou pour les propriétaires ou pour les locataires.

C'est idiot.

La politique s'en mêlant, on est arrivé avec ce système à ce résultat qui ne surprendra personne, car il est plein de logique électorale : les réactionnaires sont pour les propriétaires et les socialistes pour les locataires.

Il serait préférable que les socialistes et les réactionnaires montrassent qu'ils n'ont pas abdiqué tout bon sens. Et puisqu'il s'agit de maisons et de terrains, espérons que dans le nombre ils finiront par trouver un terrain d'entente.

Je sais bien que le moratorium a été la revanche du Locataire opprimé sur son éternel ennemi. L'histoire du riche propriétaire transformé en mendiant nous a bien amusés. Mais les meilleures plaisanteries sont les plus courtes, et voici longtemps que celle-là dure.

A côté du moratorium il y a une loi morale qui dit ceci : « Que ceux qui peuvent payer paient! » D'où nous déduisons que ceux qui ne peuvent pas ne paient pas.

L'iniquité du moratorium et son immoralité, c'est précisément qu'il permet à ceux qui ont le moyen de s'acquitter de leur terme de s'embusquer derrière lui, bien à l'abri.

Eh bien, c'est inadmissible!

Voici, par exemple, ce que je lis dans le « Carnet de la Semaine », sous ce titre : Drame du terme.

« Le 15 janvier, deux énormes voitures de dé-ménagement, flanquées de six solides gaillards, s'arrêtèrent à Passy, devant l'immeuble habité par M. Pierre Brizon. Mais M. Brizon n'avait oublié qu'une chose, une vétile, en vérité : de donner son congé et de payer son terme. La cloche de bois lui a semblé infiniment plus conforme à ses théories. Seulement, le propriétaire est moins accommodant que les électeurs de l'Allier ou les pèlerins de Kienthal.

« Sourd à toutes les menaces et à toutes les injures, il a bouclé la lourde, et les déménageurs sont partis comme ils étaient venus, jusqu'à nouvel ordre. Quant on discutera la loi sur les loyers, les propriétaires auront un rude adversaire en M. Brizon. »

Eh bien, nous savons gré à M. Brizon d'acheter des bons de la Défense Nationale avec ses quinze mille francs, mais tout de même, il ferait bien de penser un petit peu à son propriétaire.

Certes, il aime la France. Mais le patriotisme a des limites.

La France aussi.

Et nous n'ignorons pas que M. Brizon, député socialiste-collectiviste, est capable d'en sortir — même par la Suisse !

CAMERA.

23 Janvier 1917.

Lettre à ma femme, gréviste

Comment ! Tu es en grève, toi !

Toi, une si bonne ménagère qui du temps de paix s'échignait du matin jusqu'au soir pour nourrir ses quatre gosses et contenter son homme, toi, Louise Picheau, ma femme, tu es en grève !

Bon Dieu ! qu'est-ce que la guerre fait faire !

D'abord, je ne voulais pas que tu ailles aux Munitions. Je voulais que tu restes au village, dans notre maison, auprès de ma pauvre terre en friche. Mais tu m'as écrit que c'était la misère là-bas sans un homme pour conduire la charrue. Tu as voulu venir à la ville pour gagner de l'argent. A cause des petits, j'ai consenti.

Mais maintenant que tu t'es crochée à l'atelier et que tu as un brassard sur le bras, maintenant que tu fabriques des projectiles de mort, maintenant que tu fais œuvre de soldat, il faut marcher, marcher droit comme un soldat ! sans arrêt, sans défaillance, sans lâcheté.

Car vous êtes aussi des soldats, vous autres, dans les usines ! Ne l'oubliez pas.

Alors il y aurait deux disciplines ! Une, qui ne vous rate pas, celle-là, pour ceux de l'avant, les sacrifiés, et une autre, à l'eau de rose pour ceux de l'arrière, les heureux mortels qui ne meurent pas.

Allons donc ! Ce n'est plus de la justice, ça ! Ce n'est pas possible.

Est-ce que par hasard tu te serais laissé endocriner ? Oui, est-ce que tu te serais laissé bourrer le crâne ?

Tu as peut-être fait ça pour mon bien, ma pau-

vre Louise. On t'a dit : « Quand ils n'auront plus de munitions, ils ne tireront plus. Et les Boches feront comme eux. » Et tu l'as crû.

Eh bien, ce n'est pas un bon moyen pour faire finir cette malheureuse guerre. Parce que, tu sais bien que les Boches sont des salauds et que ce n'est pas avec le Droit, la Civilisation et tout le fourbi qu'on les aura. C'est des boniments de journaux, ça.

Non, on les aura avec des bons obus bien envoyés par de bons canons.

Alors, si tu te croises les bras et que tu te tournes les pouces au lieu de tourner des 75 ou des 155, il n'y a pas besoin d'être ingénieur ou diplomate pour comprendre que nous sommes foutus. La Palisse te le dirait tout comme moi.

Il te dirait peut-être aussi qu'en ne travaillant pas tu ne fais rien. Mais moi je te dis le contraire. Je te dis qu'on ne faisant rien tu fais tout de même quelque chose : tu fais de la sale besogne !

Et j'en ai honte.

Va, retourne à ton tour.

Pense aux gosses que tu aimes comme je les aime. Et demande-toi ce qu'ils penseraient de leur mère, s'ils apprenaient un jour que, par sa faute, leur père est mort le fusil vide, sans avoir pu se défendre, autant dire assassiné par un Boche.

Souviens-toi que, quand il n'a plus rien à se mettre dans le coffre, la poudre, c'est encore du pain pour le soldat.

Ne le laisse pas crever !

Fais ton devoir.

P. c. c.,

CAMERA.

24 Janvier 1917.



Les Gogos

Les Gogos étaient dans le marasme depuis l'arrestation de Rochette. Ils ne savaient plus à quel saint se vouer. Fort heureusement le banquier Siméoni de Flérès est survenu.

Et depuis hier, les Gogos ont retrouvé le sourire : on vient de les escroquer de cinq millions. C'est peu. Mais c'est la guerre.

Il y a bien des manières de régner sur les Gogos. Siméoni vient de prouver que la sienne était bonne. D'abord il était étranger. Ça donne du prestige. Et chacun sait que le Gogo n'a confiance que dans les gens qu'il ne connaît pas. Quand on a la chance d'être né à Messine (Italie), d'avoir la peau bronzée et l'œil noir, il ne reste plus qu'à venir à Paris. Il est absolument nécessaire de mener grande vie, d'avoir deux ou trois maîtresses endiamantées. Et on installe de vastes bureaux quelque part, 8, rue Gaillon, par exemple. On colle un écriteau : « Intérêts : 40 %. Entrée des Gogos. » Et les clients affluent. Bientôt c'est une ruée effrénée. Les agents sont débordés. Il y a des victimes. C'est un succès. Plus tard, au bout de quelques mois, on paie ces intérêts fantastiques. Avec quoi ? Avec l'argent des derniers Gogos entrés. Car il en entre toujours.

On réalise ainsi de beaux bénéfices. Mais, quand on a de l'ambition comme Siméoni, on peut faire mieux encore.

Pour cela il suffit de consolider sa situation en faisant faillite. Parfaitement ! On en est quitte pour quelques mois de prison auxquels personne

ne prête attention et on se réinstalle — voici l'astuce — 8, rue Gaillon, plus luxueusement encore que la première fois. Le Gogo, ébloui, juge que son financier est un « as ». Il n'hésite plus à mettre à ses pieds toute sa fortune. Siméoni n'a plus qu'à se baisser pour la ramasser et la mettre dans sa poche. Là, au moins elle est en sûreté.

Siméoni a ainsi « garé » cinq millions.

Ça lui suffit. Il ne reçoit plus. Les guichets sont fermés.

Voici encore une fois les Gogos le bec dans l'eau.

A qui la succession de Siméoni?

Ce ne sera ni pour vous, ni pour moi.

Car si nous nous hasardons à solliciter d'un capitaliste quelques billets bleus, nous Français, pour lancer une affaire française, il commencera par nous regarder de travers en se demandant si nous le prenons pour une poire. Si par dessus le marché nous avons la naïveté de lui parler d'un intérêt de cinq à six pour cent, il nous jugera comme le dernier des derniers. Le Gogo est connaisseur. Il se sera vite rendu compte que nous sommes honnêtes et que nous n'avons aucune chance de réussir.

Mais qu'un aigrefin vienne lui proposer une affaire de mine d'or au Pôle Sud ou un peu plus loin, avec un intérêt proportionné à sa bêtise, qui est colossale, il lui ouvrira tout de suite son coffre-fort.

Le Gogo a le flair très développé.

Il n'en ratera pas une.

Voici de nouveau les Gogos désemparés, à la dérive.

Vite, les Gogos demandent un roi !

A qui le tour ?

25 Janvier 1917.

CAMERA.



Lettre ouverte à M. Maurice de Waleffe, journaliste

Non, Monsieur, je ne suis pas de votre avis.

Le Jury de la Seine a eu raison d'acquitter Joséphine Barthélémy, violente par des soldats boches et coupable d'infanticide.

Il ne s'agit pas de conclure, comme vous le faites, du particulier au général et de vous écrire : « C'est trop facile ! Demain toutes les filles-mères surprises en train de supprimer leur bébé nous diront : Il était Boche ! »

Vous oubliez que le cas de Joséphine Barthélémy est spécial. Cette fille est inintelligente. Le Jury de la Seine a acquitté une fille inconsciente et irresponsable, tout simplement.

Mais supposons pour un instant le cas suivant : vous êtes marié, mobilisé, votre femme est restée chez vous en pays envahi, elle rentre en France par la suite enceinte d'un Boche qui l'a violentée. Vous ignorez tout. Elle sait que vous allez venir en permission, elle ne vous a pas vu depuis le 2 Août 1914. Elle accouche. Elle est folle de douleur et de désespoir. Elle est hantée par l'idée que votre affection va sombrer dans la tempête, si elle vous laisse apercevoir le drame de sa vie. Cette Française, parce qu'elle vous adore, supprime l'enfant boche. Mais une catastrophe fait que le scandale éclate : votre femme est traînée devant les tribunaux. Et vous apprenez tout.

Monsieur de Waleffe, qu'allez-vous dire ? Quel article allez-vous écrire ?

Il est commode de discuter le cas des autres et

d'en tirer une conclusion dont je ne conteste pas une seconde la sincérité.

Mais tout de même, Monsieur de Waleffe, si le Destin nous posait quelque jour ce problème redoutable, que ferions-nous? Comment jugerions-nous notre femme?

Admettrions-nous aussi facilement que ce produit boche est français et que « neuf secondes de paternité — somme toute — comptent moins que neuf mois de maternité »?

Je ne le crois pas.

Oui, un Boche se fait plus facilement naturaliser Français avec des papiers qu'avec du sang.

Si, après la guerre, je me trouve en présence d'une femme dont on me dise à l'oreille, pour qu'elle n'entende pas : « Vous voyez son fils. Il est Boche! », je plaindrai du fond de mon cœur cette malheureuse qui aura gravi le Calvaire, je m'inlinerai bien bas devant cette Française qui aura eu la force d'âme nécessaire pour élever, chérir, cajoler, aimer cet enfant, un Allemand. Au lieu d'étrangler son gosse, cette femme admirable se sera contentée, — ce qui est plus difficile — d'étouffer sa répugnance.

Mais l'héroïsme n'est pas une vertu commune.

Et si par hasard, Monsieur de Waleffe, votre femme vient un jour sur le banc des accusés et que je sois du Jury, comptez sur moi!

Je l'acquitterai.

CAMERA.

26 Janvier 1917.



Deux plats, deux !

L'art de mettre les pieds dans le plat compte un nouvel adepte : M. Herriot, Ministre du Ravitaillement.

Comme il y a encore, Dieu merci, deux plats, j'en profite, moi, pour mettre les pieds dans le second.

Et ainsi commodément installés l'un en face l'autre, M. Herriot, devisons gaiement.

— Pourquoi avez-vous innové le régime des deux plats?

Dans un but d'économie, pour éviter le gaspillage des aliments, diminuer la quantité de nourriture ingérée par notre estomac.

Eh bien, c'est raté.

Ce resserrement stomachal ressemble fort à notre resserrement ministériel, en ce sens qu'il ne resserre rien du tout.

M. Herriot s'est trompé : au lieu de limiter les plats, il fallait limiter les grammes. Il fallait pour tout le monde un seul et même poids. La formule classique se modifie légèrement : deux plats, deux poids et deux mesures.

Et les Parisiens qui pratiquent fort convenablement l'art de tourner les difficultés, ont tout de suite vu qu'il n'y avait pas lieu de s'émouvoir.

Ils mangeront toujours à leur faim.

Tourner la difficulté, voyez-vous, tout est là.

Exemple : les billets de quai dans les gares. Dans les jours de grand embûche il est interdit d'utiliser les billets de quai, mais il est permis de prendre un billet de troisième classe

pour la plus prochaine station ! L'essentiel dans ce genre d'affaires, c'est que le problème comporte deux solutions. L'Administration — ou le Gouvernement — ne voyant que la première, ne pense pas à interdire la seconde.

Je me fais un plaisir de signaler à M. Herriot la prochaine réforme qu'il aura à accomplir en qualité de Ministre des Transports.

L'essence coûte cher, et se fait rare. Bien des gens ont deux autos. Eh bien, c'est trop ! Ils n'auront plus droit qu'à une. Pourquoi ? Pour faire une économie d'essence, parbleu ! Ainsi le propriétaire d'une torpedo 20 HP, réservée aux longues courses, et d'une petite « Zèbre », utilisée pour la ville et les environs, se verra contraint de vendre sa « Zèbre ». Si bien qu'il devra faire avec sa 20 HP un service dont la « Zèbre » s'acquittait fort bien et avec économie.

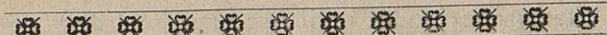
Et on appellera cela « une heureuse réforme » ! Car une réforme vraiment digne de ce nom doit remplir deux conditions : mécontenter tout le monde et ne présenter aucun avantage.

M. Herriot vient de faire une réforme.
Ce n'est pas la dernière.

Car il a pour devise : Agir !

CAMERA.

28 Janvier 1917.



Le Froid

Le chauffeur de taxi est détrôné. Ce n'est plus lui qui tient le haut du pavé et qui parle en maître aux Parisiens courbés sous son joug : c'est Bougnat, Roi du Charbon.

Le livreur d'anthracite — nouveau Masque aux Dents blanches, — fouet à la main, nous nargue du haut de son trône ambulant et cahotant. Il nous éclabousse de sa toute-puissance éphémère conférée par le spirituel Père Hiver, Marcel Sembat. Mais comme il gèle à pierre fendre, cette boue nous parvient sous forme de poussière noire qui s'échappe, fine, de l'arrière de son tombeau. Il nous éclabousse en nous aveuglant et nous asphyxiant. Amélie, passe-moi le masque à gaz !

Le livreur d'anthracite ressemble à la Seine dégelée : il charrie.

Nous dirons même qu'il « charrie » fort.

Il « cherre » dans la Salamandre !

Et pendant ce temps, le Charbon, sur les quais de Rouen, ne s'en fait pas une miette. Il oppose la force d'inertie et refuse obstinément de se laisser transporter.

Habituellement le Printemps ne prend l'offensive que vers le 20 Mars. Nous comptons bien que cette année, il va déclencher son attaque plus tôt. Sinon, nous faisons « camarades » !

En attendant il est bon de se donner l'illusion de la chaleur.

Il y a un moyen simple qui consiste à mettre le thermomètre la tête en bas. De cette façon il monte tout en descendant. Mais on s'aperçoit vite de la supercherie.

Remarquez plutôt qu'il fait plus froid dans votre appartement que dans la rue. Alors descendez vos deux ou trois étages, sortez en petit pardessus, l'air dégagé et la canne à la main. Pressez le pas et gagnez les Champs-Elysées. Là vous apercevrez certainement une Parisienne qui se livre au « footing ». Elle a l'allure très sport, fait dans les environs de huit à l'heure, est court vêtue et porte crânement sous le bras l'obligatoire et très à la mode parapluie droit avec son bracelet de cuir. Elle a bien une fourrure, mais elle est toute prête à s'en excuser. Sa blouse décolletée nous découvre une gorge qui ne redoute ni les intempéries, ni la critique. Si vous tentez un rapprochement dans l'espoir de satisfaire la légitime curiosité qui vous sera venue de savoir pourquoi le corsage ouvert s'impose plus particulièrement en hiver qu'en été, elle vous déclarera froidement qu'une femme n'a jamais froid « là » ! Et pour peu que vous ne soyiez pas trop maladroit vous finirez bien par vous échauffer un peu. En somme, c'est ce que vous demandiez !

Mais n'allez pas trop fort, au point de vous retrouver une heure après en pyjama, une tasse de thé à la main et deux bras potelés autour du cou, chantonnant d'un petit air suffisant :

*C'est l'charbon qu'est cause de ça,
L'scélérat,
Mais voilà...*

CAMERA.

30 Janvier 1917.

Fin des Chroniques.



NOUVELLES

Le Dîner tragique

— Allons, dépêche-toi, passe mon manteau ! Et le sous-lieutenant René Dartige endossant le lourd vêtement que lui présentait son ordonnance se hâta de sortir.

Grand, mince, à peine âgé de vingt-cinq ans, et heureux de vivre, René Dartige, ingénieur-électricien de grande valeur, était depuis quelque temps dans le Service Automobile ; non pas un de ces petits messieurs qui, confortablement installés dans un parc de l'arrière, passent leurs journées à se promener en voiture et leurs soirées à vider des coupes de champagne, mais de ces soldats modestes et consciencieux, donnant à leur tâche le meilleur d'eux-mêmes et se dépensant sans compter, roulant de Maricourt à Maurepas, à Combles, sur tous les points de ce secteur de la Somme où l'héroïsme ne se remarque plus tant il est coutumier.

Or, ce soir, René Dartige est particulièrement content : D'abord il y a repos pour son groupe, ensuite ses collègues et lui ont invité quelques officiers à dîner. Et, dame ! cela change tellement des repas froids pris hâtivement dans un parc de génie ou derrière des 75 en action que l'humeur est belle à la perspective d'une bonne et franche ripaille !

La soirée, d'ailleurs, est splendide. Pas un nuage. La nuit tombe et, dans le ciel noir, déjà s'allument, une à une, des milliers d'étoiles. La

lune brille toute ronde flamboyante, éclairant étrangement de sa lueur blafarde les rues animées d'Am....

Sur le pas des portes des civils pourtant échangent quelques mots : « Vont-ils encore venir ? »

« Ils », ce sont les sinistres oiseaux d'Allemagne, les Aviatiks et les Fokkers, qui, sinistrement et fréquemment survolent la ville, semant l'incendie et la mort, détruisant pour le plaisir de détruire, traitant pour le plaisir de tuer, s'acharnant non pas sur les ouvrages d'art mais sur les agglomérations paisibles et ouvrières.

La veille déjà ils sont venus, faisant des victimes, et cette belle nuit d'automne est pleine de menaces dans sa sérénité majestueuse. Mais, de cela, René Dartige ne se soucie guère ! Pense-t-on à la mort quand on a vingt-cinq ans, que l'on vit sans cesse en plein danger, et que l'on a une belle soirée en perspective.

**

Quand il arrive à la popote, le jeune sous-lieutenant trouve déjà les camarades rassemblés. Il y a là le capitaine de son groupe, de qui le coup-d'œil souriant, seul, fait marcher tout son monde ; un capitaine invité, grand diable, sec comme un coup de trique, à la chevelure épaisse et blonde, à la voix caverneuse ; et un civil, le seul, grand et « fort » convive à figure rabelaisienne, taillé en hercule et habillé en sportman malgré la guerre et la saison déjà avancée. Ce civil est « un peu là ! ».

Il habite le quartier où stationnent les camions. Il a adopté tout le groupe : les officiers, les hommes sont ses enfants. Sa table jouit d'une réputation méritée et ses crûs sont les plus rares et les plus fins de toute la région. C'est un fin con-

nisseur, et un amateur de bonne chère. Mais, la nuit, le ronflement des moteurs qui tournent à vide « pour s'échauffer » avant le départ quotidien pour le front l'empêche de ronfler lui-même. Et il ne l'envoie pas dire. Les « Klaxons » aussi, avec leur cri rauque et désagréable, ne lui disent rien qui vaille. Mais ces petits désagréments n'entament pas sa franche sympathie pour le groupe. Et, souvent, civil et militaires dînent l'un chez l'autre.

— Excusez-moi, mon capitaine.

— Ça n'a pas d'importance, mon vieux, interrompt un autre lieutenant, grand diable basané, qui, malgré sa forte moustache brune a l'air d'un grand gosse, tu en sera quitte pour une tournée... demain soir.

— Demain ? Pourquoi demain ?

— Mais parce que à partir de demain, ici on payera les liqueurs à la consommation...

— Comme au café ?

— Parfaitement... tu en bois trop, la popote ne marche plus !

— Alors on en profitera ce soir !

— A table messieurs ! intervient le capitaine du groupe... vous allez faire croire à nos amis des choses qui ne sont pas.

La table est parfaitement servie, quelques bouteilles encore tout habillées de poussière prouvent que les officiers français n'ont pas, dans les champs de l'Artois et les boues de la Somme, perdu les belles traditions de la race. La conversation est vive, alerte, animée, lorsque soudain, dehors, une détonation retentit.

« Les boches ! dit un officier. »

— Bah ! réplique Dartige, laisse-les faire !

Et le dîner continue.

Pourtant maintenant le canon fait rage. Les projecteurs zèbrent le ciel de leurs rayons lumi-

neux, les mitrailleuses crépitent et leur tac-tac régulier est ininterrompu.

Dans les rues c'est l'affolement, les gens qui se hâtent de rentrer chez eux pour trouver dans leurs caves un abri efficace, puis soudain un fracas formidable, des cris déchirants : c'est la première bombe !

On sonne à la porte de la popote, personne n'y prend garde ; les officiers continuent leur repas et savourent en gourmets un grand crû de Bourgogne. Les bombes, les mitrailleuses, c'est leur orchestre quotidien, ils n'en ont cure.

— Mais où est donc le cuistot ? demande Dartige ; le service ne se fait plus.

On se lève, on cherche. Rien... On appelle : une voix tremblante d'émotion répond : « Présent. » Elle semble sortir de terre, cette voix blanche de peur... Morbleu ! le cuistot est à la cave ! D'ailleurs il n'y est pas seul. Le coup de sonnette tout à l'heure, c'étaient des civils, parfaitement des civils, qui surpris et effrayés avaient cherché refuge à la première porte... Peut-être aussi se sentaient-ils plus en sûreté à côté de militaires. On ne raisonne pas toujours en pareils cas !

Et la fuite de leur cuisinier, la présence insoupçonnée de nouveaux hôtes égayent les officiers. Des douilles de 75, de 90, de 105 ornent les buffets et la cheminée. Ils se font un malin plaisir de les faire rouler bruyamment dans l'escalier de la cave, accompagnant les cris d'en bas par de joyeux éclats de rire !

— « Allons, cuistot, le poisson... nous attendons ! »

Le bombardement au dehors s'est calmé, le cuisinier reprend courage, les civils aussi : ils sortent de la cave, prennent congé, avec force re-

merciements, le cuisinier retourne à ses fourneaux.

Mais le poisson n'est pas encore sur la table que la maison entière est ébranlée. Dans un bruit formidable les murs vacillent, les vitres tombent avec fracas, les lumières s'éteignent, tandis qu'une immense lueur rouge, intense, éclaire la rue.

Cette fois, les officiers, leurs invités, se sont levés comme mûs par un ressort. Leur convive, le civil, est près de la porte, le dos tendu, une jambe repliée sur elle-même comme s'il s'attendait à recevoir sur la tête le toit et le plafond ; le cuisinier affolé, les yeux hagards, se bouchant les oreilles de la paume de ses deux mains, crie : « La maison brûle » !!! La mort a passé, tout proche, des éclats ont criblé les murs, pourtant, il n'y a pas de victimes.

— Messieurs, nous pouvons nous rasseoir, dit gravement le capitaine, il n'y a pas de mal.

On rallume les lampes. Pourtant, au dehors, le bombardement fait rage. On entend les éclatements des bombes, les départs secs du 75, on voit la lueur des incendies. Il n'y a rien à faire, les batteries aériennes ont pris les avions boches sous leur feu, il faut attendre la fin.

Un homme arrive cependant : c'est l'adjudant du groupe.

— Deux camions brûlent à la section 960.

— C'est vous, Dartige ! dit le capitaine.

— Ah !

Cette fois, c'est sérieux. Le service appelle l'officier sur les lieux du sinistre. Il n'hésite pas un instant, prend congé de ses camarades, et part.

Deux camions brûlent en effet. Une bombe incendiaire est tombée sur l'un d'eux, le réservoir a été crevé sur le coup, l'essence a pris feu, s'est

répandue; et a communiqué l'incendie au véhicule voisin.

Déjà les extincteurs ont fonctionné, mais il faut à tout prix circonscrire le sinistre, étouffer la flamme qui, flamboyante, éclaire comme une torche immense tout le convoi au repos et sert de repère aux ennemis.

Le lieutenant Dartige se dépense sans compter. Il dirige en personne le sauvetage, en manches de chemise, il jette inlassablement les seaux d'eau que ses hommes lui passent, puis, armé d'une pioche, au risque de se blesser grièvement, il détache des véhicules en flammes les parties en bois qui peuvent alimenter encore le foyer. Enfin il se rend maître du feu. Les deux voitures sont là, pauvres débris calcinés, crevées, éventrées, les fers tordus, toutes humaines encore, il renvoie les conducteurs qui l'ont aidé au sauvetage.

Il est tard, le canon se fait entendre toujours, mais le tir est ralenti. Au loin, un avion ennemi est pris dans le rayon d'un projecteur et file vers l'est, encadré par les éclatements, il tourne, vire, glisse sur l'aile pour échapper au cercle de feu qui l'entoure, le projecteur le suit partout, les artilleurs s'acharnent après lui jusqu'à ce que, tel un bolide, il s'abatte en flammes dans la campagne déserte.

Cette fois, c'est la fin. René Dartige retourne auprès de ses camarades.

Eux aussi sont allés voir leurs hommes et leurs camions et ne sont rentrés que lorsque le bombardement a pris fin.

Maintenant, que tout danger est écarté, ces hommes qui une heure auparavant risquaient leur vie sans hésitation, regrettent leur soirée manquée.

— Fichu dîner! s'écrie Dartige.

— Bah! On recommencera à la prochaine occasion!

— En attendant allons nous coucher!
Et tous sortent. Au bout de quelques pas Dartige se sépare de ses camarades.

— Tu ne viens pas?
— Je vais faire encore un tour à ma section.
— Pourquoi?
— Je veux m'assurer que tout va bien.
Et ils se quittent.

— A quoi bon! Enfin bonsoir!

**

Petit Jean et Pierre, son frère ainé, marchent silencieusement le long de la voie du chemin de fer. Là-bas, se trouve la masse imposante de l'usine. D'habitude, la grande fabrique est éclairée, puissamment; ce soir tout est éteint, la vie même semble l'avoir abandonnée.

Petit Jean et Pierre travaillaient là tout à l'heure, quand les avions ennemis sont venus. Aussitôt l'alerte donnée on a arrêté le travail et éteint les lumières, le personnel payé a été congédié jusqu'au lendemain, mais bien des ouvriers surpris par le bombardement, ont préféré rester sur place et attendre avant de partir que le danger fût écarté.

Maintenant, Petit Jean et Pierre s'en vont. Ils ont eu peur, ces pauvres gosses qui tournent des fusées, tous les soirs, ils semblent s'éveiller d'un horrible cauchemar, et se hâtent, car il leur tarde d'être rentrés chez eux.

Pourtant, Petit Jean arrête son frère.

— Regarde, là!

Près du talus du chemin de fer, on apercevait une lueur furtive, comme celle que font les lampes

électriques de poche, on distinguait une haute silhouette d'homme.

— Qu'est-ce que c'est... j'ai peur, dit Petit Jean.

L'homme ne semblait pas les avoir vus, il se penchait, regardait, se redressait, puis se penchait encore, la lumière s'allumait, s'éteignait.

— C'est peut-être un espion; murmure Pierre.

— Sauvons-nous vite, insiste Petit Jean.

— Attends!

L'homme s'est penché de nouveau, puis brusquement est tombé en avant, s'est aplati contre le sol, comme pour se cacher.

— C'est sûrement un espion.

Deux ouvriers passent qui reviennent aux aussi de l'usine, Pierre à voix basse leur raconte ce qu'il a vu.

Gravement, ils l'écoutent, puis se regardent indecis..

— Si on allait voir, dit Petit Jean.

— C'est une idée, reprend peu enthousiaste, un des ouvriers.

— Pourtant...

— Il vaut mieux prévenir la police.

— Il est peut-être armé.

— Nous n'avons rien pour nous défendre.

Et les deux ouvriers laissent là les gosses et s'éloignent rapidement.

Quelques heures plus tard, deux cheminots passent là pour leur service aperçoivent un corps étendu. Ils se penchent, le retournent. C'est un cadavre. Celui d'un officier français! Auprès de lui un bâton et un câble électrique rompu, dont les extrémités traînent à terre, un câble de courant à haute tension.

Et, tout de suite, ils reconstituent le drame. Ce câble brisé sans doute par un projectile boche, ces extrémités pendantes, en court-circuit, cette

palissade brûlée par l'étincelle. L'officier avait voulu pour limiter l'incendie, écarter avec le bâton qui gisait là, le câble. Et il avait été foudroyé par le courant!

Ils prennent le corps, l'un par les épaules, l'autre par les jambes, et tandis que la nuit cède peu à peu la place au jour, ils le transportent à Am... Dans les hôpitaux on refuse de recevoir un cadavre; ils le mènent à la Morgue!

**

Le même matin à huit heures, on sonnait à la porte du lieutenant Dubois; l'adjudant du groupe se présentait fort ému :

— Pardon, mon lieutenant, n'avez-vous pas vu le lieutenant Dartige?

— Non, pourquoi?

— Il était commandé de service à six heures; il n'a pas paru à sa section et n'est pas rentré chez lui.

Celui que Petit Jean et Pierre son frère ainé avaient pris pour un espion, celui dont le corps avait été transporté et refusé d'hôpital en hôpital était René Dartige, mort victime de son dévouement!

Cet intrépide soldat qui depuis vingt-huit mois avait affronté mille fois la Mort, au front, venait, parce qu'il avait du cœur, d'être assassiné lâchement par celle à qui il avait voué sa vie, cette science encore pleine de mystère, l'Électricité!

B. ANDRÉ.

Lettres Françaises

Philippe à Louise

Ma petite sœur,

Je reçois la lettre que tu m'envoies tout exprès pour me revêtir de la tunique de Mentor ! Quel vêtement, ma Louisette, par ce temps froid ! Veux-tu que nous attendions l'été prochain ! Je pourrais plus à l'aise — qui sait ? — en choisir un autre moins solennel, plus familier : un simple veston ferait mieux et si bien mon affaire !

Pour le moment je possède le complet que tu connais ! il fut bleu horizon. Et par surcroit, mon harnachement me serre un peu les épaules. Je ne peux que regarder dans une seule direction, en avant.

Chère petite ! que proposes-tu donc à ce grand frérot si heureux de ta tendre affection. Moi Parain ? Quelle idée !

Le « Marrainage » sévit : laissons-le gambader en liberté, sinon en toute licence. Il a du bon. Il se justifie, il est même quelquefois excusable. Que l'Arrière imagine de soutenir la vivacité de l'Avant, soit, mais s'il faiblit, lui qui prétendait nous réconforter, où puisera-t-il les forces nécessaires.....

Tu me parles du besoin d'être réconfortée que tu devines chez Madeleine. Il ne s'agit pas d'une opération de sauvetage ? je suppose. Je ne suis pas qualifié pour une si noble besogne. Je suis pris et très pris par une autre de très large envergure. Que vive la France n'est-ce pas, Louisette,

par les sacrifices de toute nature que nous imposent à tous un ennemi qui veut sa mort. Vous êtes deux vaillantes. Vos âmes amies se soutiennent, vos intelligences fonctionnent correctement et vos coeurs battent au rythme ancien et clair de la race qui se défend. Je vous admire toutes les deux. Il n'était pas nécessaire de me rappeler le double deuil de Madeleine, ma Louise, car je prends depuis longtemps ma part de l'amitié qui vous unit.

Il n'est pas possible, je ne veux pas croire, qu'il serait possible que vous deux vous faiblissiez : vous vous appuyez l'une contre l'autre. Quel force ! alors que chacune de vous se dresse sur le vieux fonds ancestral. Non, il n'y a pas à craindre un danger — un affaissement — le doute, chez Madeleine. Voyons, voyons, Louisette : à vous deux vous douteriez ? Comme je te vois secouer énergiquement la tête, c'est bien ça ? Allons, viens que je t'embrasse. Nos efforts nous courbent quelquefois sous leur poids, c'est vrai. Les lassitudes nous guettent. Il arrive même qu'elles nous importunent. Nos coeurs sont meurtris et les tendresses sont absentes. Vous ressentez les mêmes angoisses ? Mais n'auriez-vous plus — tu n'aurais donc plus, sœur aimée, le même Espoir qui nous a pris tous les deux, chacun par une main, depuis le début de la guerre. Ne le sens-tu pas qui presse tes doigts cerclés de la bague simple et blanche que ce glorieux Jean façonna lui-même pour toi, qui l'en avait prié. Jean n'est plus parmi nous. Il tient compagnie héroïque, au père, au frère de Madeleine.

Je rappelle à mon tour des souvenirs qui oppriment, mais non pas accablants, car nous vaincrons par tous ces sacrifices, les plus grands, les suprêmes, et la multitude des autres, plus petits, mais excellents. Allons, tu m'emmènes, Louisette, dans la chaire à prêcher. Ça n'est pas

mon affaire. Marchons ensemble, plutôt, le regard droit en avant. Vous apercevez toutes les deux la guerre. Elle marche. Nous la suivons. Elle nous entraîne. N'arrête pas, sur son chemin un combattant qui ne peut même pas se baisser au passage sur un ami blessé. Il faut aller.

Ecoute Louise. Non. Tu sais admirablement résister aux défaillances passagères que la longueur de l'épreuve rend indiscrètes trop souvent. Madeleine aussi.

Que dirais-je ? Que ferais-je pour vous dont la pensée me soutient. Moi, Parrain de Madeleine. Oh ! Louisette ! Laissons aux soldats leurs marraines, aux marraines leurs bontés divertissantes et parfois douces. Gardons ensemble, nous, la confiance absolue que l'Espérance nous guide dans la voie heureuse. Je suis à l'Avant. J'y reste. Je t'embrasse bien fort comme je t'aime, mais je monte la faction et ne puis pas détourner la tête.

Ton frérot, comme tu le dis, comme je le pense.

PHILIPPE.



HISTOIRES DE CAMIONS

Le Convoi Fantôme

Baljean achevait sa permission de sept jours, chez lui, au pays de Saint-Malo.

... V'là qu'encore un coup, on est à s'en aller, murmurerait-il en revenant de dire au revoir dans le voisinage... mais puisqu'il le faut, y a pas moyen...

Alors ce brave homme que la guerre avait surpris cordonnier, et, sans vergogne, installé au volant d'un camion automobile, repartit du village sans geindre, et répétant, comme tout le monde « Vivement la fin » !!

Comme il était prudent, il ajoutait toujours : « A la prochaine ».

Depuis deux ans, il roulait dans les convois, soucieux de sa mécanique autant qu'il le pouvait.

Arraché de son escabeau, il s'était attaché à son camion.

Il venait de faire la Somme. Quatre mois rudes ! On ne mangeait pas chaud tous les jours, et les nuits se comptaient où il avait pu dormir six heures de suite. Il était peu causeur, et ne racontait pas volontiers les moments critiques passés sous les marmitages, pendant les convois. C'était la guerre, n'est-ce pas?... Alors...

— Tiens, qu'est-ce que tu fous là? — Perlin, de l'auberge des Trois-Chemins, se trouvait, lui

aussi, à la gare. Comme Baljean, il était « dans l'auto ». Il rentrait, de même, sa permission achevée.

Tous deux montèrent dans le même compartiment. Toute la nuit, ils échangèrent le contenu de leurs musettes, de leurs bidons. Naturellement ni l'un ni l'autre n'évoquaient les tristesses des séparations. A quoi bon? Aux armées, le cœur est fermé; il ne monte pas aux lèvres.

Entre deux sommets, ils mangeaient, et ils causaient de leur section, comme de bons ouvriers de leur métier.

— Mon vieux, moi, mon lieutenant, c'est un chic type. Y part en convoi. Ah! tu parles! tiens comme ça, pas bileux. Y prend une boule, une boîte de singe et, zag! y reste avec nous jusqu'à la fin. — Y revient pas avant vous? — Non! — Ah! — Et le tien?

— Le mien?... Y gueule... comme ça.... Mais y sait y faire... Il en reste pas derrière avec lui?... Ah dame, non!... Y vous fout les mains dans la mélasse, mon vieux, faut voir ça... Et puis ça gaze.

— Y a-t-il du boulot chez vous? — Pas mal! — Et toi? — Des bombes, des planches, des rondins... La nuit était bientôt passée; ils entendirent un cri : « Les Permissionnaires du front changent de voiture »!

Quatre heures! Tous deux descendaient, et sans mot dire, suivaient la bande moutonneuse et lasse des camarades qui rentrant, eux aussi de leurs permissions de détente, allaient rejoindre au front, à travers les gares régulatrices, leurs régiments ou leurs sections.

Perlin était dirigé sur le Nord. Ils furent sé-

parés. — A la prochaine! vieux! — A la prochaine, ma vieille... Et vivement la fin!

Quarante-huit heures après, au petit matin, Baljean débarquait à Am... Il était repris par l'atmosphère du front — vraiment spéciale — ou tout simplement par les habitudes si rudes ou périlleuses qu'elles soient, que le travail imprègne à l'homme. Il voyait son camion, le 13; c'était le meilleur des vingt — celui qui ne laissait jamais en panne, son bonhomme, ah dame non! — le moins gourmand d'essence. Avec celui-là, pas de pétard!... et dans le fond de sa poche, il tripotait ses deux petites clés plates — les clés de son coffre. Son coffre : une armoire! Il y avait là-dedans une boîte de confitures, hommage reconnaissant d'un Australien à chapeau mou qu'il avait camionné, un soir, sous le nez de la C. R. A. pour l'amener à Am.... — en détente... ; deux pinces universelles, qu'il avait abritées, très prévoyant — pour des circonstances inconnues — on ne sait jamais.... des bricoles, quoi! une courroie de ventilateur toute neuve qu'il avait rencontrée sans maître....

.... Pourvu qu'y m'aient pas barboté mon sac d'outils, les frères!

Il arrive dans la rue sombre encore, où sa section, il y a dix jours, était parquée. — Nous v'là rendus!

Ça lui fit un drôle d'effet de se reconnaître : il était parti de là, bien content, de pied leste, tout à coup jeune et défatigué, il y a dix jours. C'était déjà passé. — Allons, Baljean! c'est pas tout ça... Il se secouait, il secouait la seconde mauvaise qui passait et pressa le pas pour lâcher l'intruse et mettre la main sur le 13, son camion.

— Eh ben quoi ! Ça serais-t-y pas ma rue ? Il rebroussa chemin. Le jour n'était pas assez clair, il ne put lire l'écriteau... Mais non, mais... et pis quand même, pardi, je suis pas saoûl. V'là l'hôpital et pis, v'là les p'tites maisons avec du lierre autour. C'est là, c'est là qu'y sont... mais y a personne. Il traversa la grand'rue, s'en alla voir sur l'avenue ; en face. « Y sont p't-être changés d'emplacement, faut pas chercher à comprendre !

Baljean, plutôt calme de son naturel, éclata : l'avenue était vide. Il pataugeait dans la boue, arpentait les allées, les contre-allées. Il revint à « sa rue ». On y voyait, maintenant. Il ne s'était pas trompé, oui, c'était sa rue, mais vide, calme et l'air abandonné.

— Ça y est ! Y sont partis ! C'est trop fort, pauv' Bon Dieu d'sort. C'est-y des coups à faire, ça !... Il criait, les premiers passants se détournaient ; l'un d'eux murmura : Qu'est-ce qu'il a donc à faire le pantin, celui-là !

Exaspéré, Baljean se retourna... Cochon de pays. Qu'est-ce que j'vas foutre ici ! Il gesticulait et sur ses reins les musettes et le casque ricanaien de l'aventure, en sautillant. Sa jambière prenait des libertés, et sans qu'il s'en souciât, zigzaguant à son pied. — La barbe ! j'm'en fous, c'est trop fort. C'est-y possible de faire marcher un homme pendant trois jours... et puis, plus personne. Ah ! j'm'ens fous, j'bouge pas d'ici !

Baljean ronchonnait dans « sa rue ». Il exhalait son désespoir sincère.

Le bistro s'ouvrit, celui où d'habitude, au retour des convois, il entrait manger sa gamelle. Ils se reconnurent... Tiens ! ce vieux Baljean ; C'est vous qui faites ce boucan-là... Ça ne va donc pas !

— Hein ? dit Baljean, dans une accalmie.

— Alors, on rentre de perme ? — Oui. — On prend une bistouille ? ça ne fera pas de mal, y en a de la fraîche...

Mais Baljean demeurait préoccupé. Il questionna : « Vous ne savez pas, vous, où c'est qu'est la 920 ? — Votre section ? — Oui ! — Les écussons bleus ? — Oui ! — Elle est partie, tiens ! — Non ? — Si ! vous savez pas ! — Mais vous êtes rigolo, vous, comment voulez-vous que j' « save » !

Le bistro lui mit la main sur l'épaule. « Cherche pas à comprendre, va, Baljean. T'as pu qu'à aller à la place. — Bien sûr, dit Baljean, c'est des saligauds ! y z'auraient bien pu me le dire, qu'y s'en allaient. Où qu'y sont maintenant ? et mon tacot, oh ! c'est du propre, ça va être joli... De nouveau la colère montait, une colère folle d'enfant égaré.

A la Place, on lui remit un bon de transport.

— Ah ! c'est à St-Gémé qu'y sont, dit-il, un peu confiant, après avoir lu le papier. — Ne vous inquiétez pas, daigna répondre un scribe descendant, allez toujours à la gare. C'était sans réplique.

Il prit le train. Il n'avait pas mangé ; le soir seulement il débarqua : le chef de la petite station lui donna des explications détaillées sur la route à suivre à pied pour aller au cantonnement désigné sur la feuille. Enfin ! il allait rejoindre !

Dans la nuit, il parvint, harassé, affamé, au village indiqué. Ses pieds enfonçaient dans des ornières profondes. Brave Baljean, il se réjouissait. « Ah ! du coup, ils sont là. C'te boue est fraîche, y a des trous, tiens ! y en a qu'ont dû se foutre dans le fossé »... Il tâtonnait, mais tout le

monde dormait, il n'y avait de lanternes nulle part.

Il crut s'être trompé. Il entra dans une grange ouverte, s'étendit sur de la paille et dormit, assommé

Depuis trois jours, l'ordre était arrivé au groupe Lethurasse : on partait!.....

Et le convoi s'allonge, s'étire en geignant ; il s'échauffe, s'assouplit, court et serpente. Il s'arrête au bout du jour, et le lendemain reprend sa course. Sur de nouveaux ordres, il zigzague, il titube, fait halte, et puis fonce tout à coup, — n'importe où, à ce qu'il semble.

Le camion 13 de la 920 avait, pendant ce convoi-là, une véritable rage de dents. Pendant les premiers kilomètres, il soufflait, criait... Mais qu'est-ce donc qu'à Baljean ? Il ne reconnaissait plus la main de son vieil ami, son fidèle conducteur. « Il est malade, bien sûr », pensait le vétier n° 13, de la 920. « Il aurait dû le dire, y m'aurait mis un bon copain, par le Logis, et pas un assassin... »

Baljean se réveilla dans sa grange, piqué par le froid, fripé, moulu. Il se leva. D'un pas traînant, il se rendit à la gendarmerie.

— Venez avec moi, dit le brigadier, nous allons voir monsieur le maire... A la mairie, le secrétaire lui fit longuement la narration savante de l'arrivée, du séjour... et du départ, la veille au soir, du convoi.

Baljean abasourdi, demeurait silencieux. Il murmura seulement : « Alors, ma section, comme ça ? où c'est qu'elle est ? »

Il n'avait plus la force d'être violent.

— Mon ami, lui dit le secrétaire, en tirant de

sa main gauche le poignet droit de sa chemise, il ne me semble pas, en tout état de cause que vous deviez désespérer. Voyez-vous ! le courage, dans cette horrible guerre, consiste, pour nous tous...

— J'ai pas bouffé, interrompit tout d'une volée Baljean.

Le secrétaire, de sa main droite, étira son poignet gauche. Baljean se grattait la tête.... Il se sentait si seul, loin de tout, vraiment étranger à tous. Il répétait : « Y s'foutent de moi, là-dedans ! » On l'expédia à Be..... Le convoi l'avait quitté le matin même et piqué droit sur la Champsagne. Le 13 suivait péniblement. On avait dû le faire passer d'abord à l'atelier de groupe. Il allait de plus en plus mal. Maintenant il était à la remorque, aux grands éclopés, à l'atelier de groupement. Ah ! si Baljean avait été là !...

Baljean en était à son cinquième ou sixième débarquement. Pendant deux heures il chercha la caserne. En traînant la jambe, il grignotait un morceau de pain et de fromage, un fonds de musette. Il n'avait plus la force. Le courant l'emportait, c'était fini... « Qu'y fassent de moi tout ce qu'y voudront ! n'importe où ! mais la fin, vivement la fin... » Il ne voyait plus rien...

Transi, hébété, il échoua au corps de garde.

— « Eh ben, dit le sergent de garde, c'est une tenue, ça ? vous êtes dans les autos, vous ? ah ! ça se voit ! vous ne vous en faites pas. » Baljean — veule — balbutia : « Vous n'avez pas vu ma section ? — Qu'est-ce qu'il veut, ce coco-là ? » L'adjudant de semaine passait. Il s'arrêta devant cette vieille capote sans couleur. « La section ! la 920... elle est partie ce matin. Faites-moi un ordre de mouvement pour ce gaillard-là ! Vous avez votre

permission, hein? montrez-moi ça. Qu'est-ce que vous avez? en voilà une allure! C'quo! Ah! vous n'avez pas bouffé?... On ne me la fait pas. Ça déjà été dit, vous savez, vous feriez mieux de boire un peu moins!! »

Sans voix, sans jambes, sans volonté, Baljean reprit la route de la gare. Pour lui, les pays, c'était une rue et une gare. Il arriva à Ep..... Il répéta : « J'ai pas bouffé! » Le commissaire de gare trouva curieuse cette préoccupation de certains permisionnaires isolés, car il était observateur, et avait des loisirs. Il fit diriger Baljean sur le parc de St-Ab... Baljean renaissait : on le pourvut du nécessaire. Il ne désirait plus rien. On l'embarqua dans une camionnette. Il revoyait son 13. C'était une obsession. Il le reconnut enfin. La camionnette l'avait conduit à sa section : il était à son onzième jour de voyage. Mais Baljean, en dépit de ses tribulations avait du cœur au ventre, un ventre creux qu'il meubla à la cuisine-remorque, familière et réconfortante.

Dans la nuit qui suivit son retour, un convoi était commandé pour le front. Le 13 était disponible. « Le Bonhomme l'est aussi », dit Baljean au Logis. Et il reprit la route, satisfait seulement d'avoir retrouvé son camion. Dans la semaine, il « fit » deux mots pour sa femme.

« C'est pour te dire que je pense à vous autres « et que je me porte bien comme la présente vous « trouvera de même. J'ai retrouvé mon camion. « Il faisait un peu faim, mais ça a passé. Il n'était « pas trop amoché. On dit toujours ici qu'on les « aura. A la prochaine. Je t'embrasse avec les « petits. Baljean. »

JOSEPH DE LA PANNE.

SOMMAIRE DU NUMÉRO

du 20 Février 1917

DEUXIÈME PRÉFACE :

« Mauvais Esprit » LA DIRECTION.

CHRONIQUES DE CAMERA :

Monsieur Dufayel.

Le Conseil de Guerre.

La Dame Verte.

Parisiens, choyez vos "as"!

La crise des Babas.

Lettre ouverte à M^{le} X..., fille-mère.

Chien et Chat.

Lettre à ma femme, gréviste.

Les gogos.

Lettre ouverte à M. Maurice de Waleffe, journaliste.

Deux plats, deux !

Le Froid.

Le Dîner tragique B. ANDRÉ.

LETTRES FRANÇAISES :

Deuxième lettre :

Philippe à Louise . . . JEAN PERDIANE.

Le Convoi Fantôme . . . JOSEPH DE LA PANNE.

L'Humour Français

chasse le cafard...

des Civils !

ABONNEZ-VOUS !

Un an - 12 Numéros - 600 pages :

3 Fr. 50

Envoyez cette somme en un Mandat-Poste à :

M. l'Administrateur de "l'Humour Français"

15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris

Les abonnements partent du 1^{er} Janvier.

Tout nouvel abonné reçoit tous les numéros parus.

Envoyer toute correspondance à la même adresse